

théâtre saint-gervais

Manuel d'exil

« J'ai loué une langue, le français. Ce n'est pas la mienne, je n'en suis pas le propriétaire, mais c'est comme dans une maison qu'on loue : on finit par s'y sentir à l'aise. »



Jean-Quentin Châtelain © A. Rebetz

Après avoir déserté l'armée bosniaque, Velibor Čolić se retrouve parachuté, en 1992, dans un centre pour réfugiés, à Rennes. Dans son pays, il est un écrivain reconnu, célébré. Sans argent ni amis, ne parlant pas le français, il doit se réinventer non seulement une vie, mais presque une personnalité.

« Le foyer de demandeurs d'asile à Rennes me fait penser à mon lycée. Une grande porte vitrée, d'interminables couloirs, sauf qu'ici au lieu des salles de classe on a des chambres pour les réfugiés. Dans le hall central il y a une carte du monde avec les petits drapeaux du pays des

résidents. La misère du monde s'est donné rendez-vous à Rennes en cette fin d'été 1992.

Je suis accueilli par une dame aux énormes lunettes. Elle parle doucement en me regardant droit dans les yeux. Je sais que je vais avoir une chambre simple, pour célibataire, que la salle de bains et la cuisine sont communes et que j'ai droit à un cours de français pour adultes analphabètes trois jours par semaine.

Je suis un peu vexé :

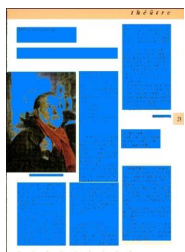
– I have BAC plus five, I am a writer, novelist...

– Aucune importance mon petit, répond la dame. Ici tu commences une nouvelle vie... »

De la déchéance...

Une nouvelle vie de migrant, d'immigré, d'émigré, d'apatride, une nouvelle vie qui annule l'ancienne vie, qui coupe les cordons, les relations familiales, les rapports avec un pays natal cabossé, meurtrier et meurtri, en guerre, en chute libre.

Dans une langue poétique très décapante, qui oscille entre jazz, blues et klezmer, Čolić manie l'humour-politesse du désespoir, tsiganise la langue, pour aborder un sujet d'une (hélas) grande actualité, placée sans cesse au cœur des journaux télévisés du monde entier. Son écriture en français a comme un accent slave, un arôme semelles de vents et poches crevées de nomade balkanique, qui au détour d'une phrase sait faire rire aux éclats. Et pourtant, ce qu'il décrit n'est pas vraiment « drôle », « doux » ou « désirable ».



... à la renaissance

Sa condition de réfugié l'aura mis à terre, plongé dans l'alcool, désarticulé, mais sa passion des lettres et de la langue française (symbolisé au début de sa désormais nouvelle vie par quelques mots français, Jean/Paul/Sartre, et Jean/Jacques/Rousseau, véritables talismans qu'il porte en bandoulière), cet amour irrévocable l'aura aidé à parvenir à la récupération voire à la restauration de son être profond. Long processus qui aura mis des années à advenir. La rédaction de son *Manuel d'exil* lui aura en effet pris 23 ans.

Sans fioriture, ni « violon », il décrit son parcours chaotique d'étonnant voyageur avec malice. Parcours qui l'aura fait voyager de-ci de-là, et surtout passer d'écrivain précoce – il publie en serbo-croate son premier livre à 21 ans - à réfugié désillusionné, puis à écrivain français, avec pour seule arme, seule larme ? l'ironie carnassière qui sait ravauder les blessures les plus enfouies.

Jean-Quentin Chatelain, dont on connaît l'immense tessiture pour restituer des textes tranchants, est probablement un des rares comédiens au monde capable de rendre le sel de cette épopée, et mettre sur un plateau la représentation d'un désespoir, avec noblesse !

Seul en scène. Devant nous. Debout.

Rosine Schautz

28 septembre – 3 octobre 20121

Conception et mise en scène : Maya Bösch

D'après Manuel d'exil de Velibor Čolić

Jeu : Jean-Quentin Châtelain

Velibor Čolić est né en 1964 dans une petite ville de Bosnie dans laquelle il perdra sa maison et ses manuscrits, réduits en cendres pendant la guerre. Après des études de littérature yougoslave à Sarajevo et Zagreb, il travaille à la radio régionale de Modrica comme critique littéraire et critique chargé de rock et jazz. En 1991, après l'arrivée au pouvoir du parti nationaliste d'extrême droite, il est renvoyé de la radio.

Enrôlé dans l'armée bosniaque, il déserte dès mai 1992, est fait prisonnier mais s'échappe et se réfugie en France au mois d'août de la même année.

En 2008, il décide d'écrire ses romans directement en français et publie aux éditions Gaïa *Archanges*, dans lequel il fait œuvre de mémoire en évoquant les atrocités perpétrées durant la guerre en Bosnie.



A Genève, Jean-Quentin Châtelain raconte l'exil sans fin



Les néons du décor de «Manuel d'exil» traduisent le froid glacial de certains univers urbains. (CHRISTIAN LUTZ)

MARIE-PIERRE GENECAND

SCÈNES Au Théâtre Saint-Gervais, le grand comédien se glisse jusqu'à dimanche dans la peau d'un jeune poète bosniaque qui fuit la guerre de son pays et connaît une intégration chahutée en France. A la fois poignant et drôle

MARIE-PIERRE GENECAND

Un homme planté au milieu d'un paysage agité. Au Théâtre Saint-Gervais, Jean-Quentin Châtelain retrace le parcours de Velibor Čolić, jeune poète bosniaque qui, à 28 ans, en 1992, a déserté

l'armée de son pays en pleine guerre de l'ex-Yougoslavie pour se réfugier en France. Voix planante et visage grimaçant, le comédien romand ressemble à un pèlerin errant dans une forêt sans fin.

Sauf que le décor de *Manuel*



d'exil, réalisé par Sylvie Kleiber, n'est pas sauvage, mais urbain, constellé de six néons à angle droit qui s'allument, s'éteignent, frémissent, bref font leur loi. Exactement comme le pays d'accueil dans lequel ce jeune soldat se sent perpétuellement inadéquat. Le récit de vie, adapté et mis en scène par Maya Bösch, n'est pas accablant pour autant. Velibor Čolić a eu l'élégance d'y injecter un bel humour grinçant.

Le Goncourt, sinon rien

Comment, voyageant de Bosnie en France, Velibor traverse «le scandaleux silence du monde, son indifférence». Comment, logé dans un centre de réfugié à Rennes, il pense qu'il va être accueilli tel le jeune écrivain prometteur et primé qu'il est, avant d'être traité d'illettré. Comment il passe son temps à se soûler avec deux résidents russes, des têtes brûlées. Comment, romantique, il se voit malade, atteint de toutes les maladies des grands écrivains!

Comment, plus loin, il se sent bancal face à l'aisance hexagonale: «Je me cogne, tout le temps, partout où je passe. Je me heurte avec une force aveugle, je saigne. [...] Je suis un éléphant dans un univers en porcelaine peuplé de gens polis et souples qui se déplacent avec une remarquable aisance entre ses pièges.» Comment, à un cours de français, il avoue naïvement son

objectif: le Goncourt, sinon rien. Et comment il déclare que l'écriture sera sa TCC, thérapie cognitivo-comportementale, lui qui souffre d'un ESPT, un état de stress post-traumatique, ainsi diagnostiqué par un médecin jargonnant...

Dans *Manuel d'exil* paru en 2016, Velibor Čolić ne cherche pas à enjoliver les choses. Au contraire, l'écrivain bosniaque raconte avec placidité et beaucoup d'humour les étapes souvent peu glorieuses de son intégration. L'apprentissage du français, les flirts et les leurres amoureux, son corps qu'il maltraite à coups d'alcool et de malbouffe, son emménagement à Strasbourg où il rejoint enfin le gotha des écrivains européens et cette quête, première et ultime: écrire le roman définitif qui fera de lui une sommité littéraire.

Il parle peu de la guerre. Quelques images fortes, le sang noir qui jaillit d'une plaie, la petite Tsigane abattue d'un tir de sniper. Il préfère la recherche d'une vérité fragile aux exploits virils. Et toujours, cette sensation de déborder. «Je veux, maladroitement mais sans retenue, être un autre homme. Plus beau, plus intelligent, calme, apaisé... Mais rien n'est à ma taille, rien n'est à moi – ni les valises encore moins les vêtements. Rien n'est vraiment choisi par moi. Je suis un manne-

quin de seconde main.»

Jean-Quentin, ami de dérive

Cette langue qui se dénude et fouette son destin convient bien à Jean-Quentin Châtelain. Lui aussi ne craint pas d'aller loin dans une intimité chavirée, dans un état poétique où le naufrage fait office d'ancrage. Comédien fétiche de Claude Régy, le Genevois dérive à l'infini et sa voix, litanie haut perchée, évoque parfaitement ce sentiment de perpétuelle étrangeté. «Vous êtes d'un pays, d'une ville, d'un quartier, vous? Moi je suis un passager éternel, un peu ici, un peu là, et parfois très las», semble-t-il sourire en regardant le public.

Maya Bösch connaît bien Jean-Quentin Châtelain. Elle l'a dirigé dans *Riss/Fêlure/Crepa*, un film tourné dans Gibellina, ville fantôme de Sicile que la Genevoise d'adoption a scrutée avec d'autres artistes dans *Explosion of Memories*, puissante proposition au Commun et au Centre genevois de la photographie, il y a quatre ans. Depuis, la metteuse en scène rêvait de retravailler avec ce chaman des plateaux. Grâce à ce récit d'intégration chaotique, c'est chose faite et les retrouvailles nous emmènent très loin. ■

Manuel d'exil, Théâtre Saint-Gervais, Genève, jusqu'au 3 octobre.

**Le Genevois dérive à l'infini
et sa voix, litanie haut perchée,
évoque parfaitement ce sentiment
de perpétuelle étrangeté**



Jean-Quentin Châtelain, la poésie et le fracas



SCENES A Genève, au Théâtre Saint-Gervais, le comédien rejoue dans «Manuel d'exil» le destin du poète bosniaque Velibor Colic: fuir la guerre en ex-Yougoslavie, tenter l'intégration en France, et transfigurer la peine par la poésie. (CHRISTIAN LUTZ)



«Manuel d'exil» à l'usage du sédentaire

Arts vivants
Entamée en 2018,
reportée ensuite, la
nouvelle création de Maya
Bösch clignote au sous-sol
du Théâtre Saint-Gervais.

Les formes théâtrales affûtées par Maya Bösch ont toujours labouré aussi bien la parole masculine que le discours féminin. Sur le plan de l'hormone sexuelle, «Manuel d'exil» se place ainsi comme le plus testostéroné de la trentaine de spectacles qu'elle ait créés à ce jour. Déjà, le projet naît d'un récit de Velibor Colic, baroudeur bosnien aux allures de colosse. Ensuite, il va s'incarner dans la voix plaintive de Jean-Quentin Châtelain, titan de la scène que la France jalouse à Genève depuis quarante ans. Même débordante, la virilité n'est cependant pas chose à intimider la metteuse en scène, Prix suisse de théâtre en 2015 et ancienne codirectrice du Théâtre du Grütli.

Celle-ci choisit ici de se mettre pleinement au service de ses deux ogres. Sur un plateau scénographié par Sylvie Kleiber, d'immenses fragments de cadres inclinés cillent en réponse aux sons que règle Maïa Blondeau. Bösch visse son comédien au milieu de ces châssis lumineux, pieds légèrement écartés,



Jean-Quentin Châtelain titube hors cadre dans le «Manuel d'exil» que tend Maya Bösch. LUTZ

pour qu'il scande quasi sans bouger le monologue du déplacé. À quelques reprises, Châtelain tournera le dos au public, pour adresser ses syllabes languissantes au fond de scène qui les réfractera. «Avant la guerre, j'étais un homme, maintenant, je suis devenu une insulte», entendra-t-on.

Velibor Colic, qui narre son parcours dans la langue de Molière, a surgi à Rennes en 1992, ayant déserté l'armée bosniaque à l'âge de 28 ans. Il séjourne dans un foyer pour demandeurs d'asile, s'enivre, s'ennuie, rôde, drague et toise tant les fonctionnaires que les camarades. C'est que l'homme oscille entre sa mégalomanie de «plus grand poète lyrique yougos-

lave» et l'humiliation qu'il subit en tant que réfugié. Sa prose ironique et percutante grouille d'apostrophes à Hemingway, Pouchkine, Cortázar ou Verlaine.

Le doigté de Maya Bösch consiste à transfuser du corps de Colic à celui de Châtelain une emphase qui s'exprime différemment chez les deux ours. Une hyperbole qui brame chez l'écrivain et hulule chez l'acteur. En parallèle, elle a à transmettre, de la scène à la salle, l'expérience de l'exilé à l'empathie du sédentaire. Une transposition musicale que sa maturité artistique lui permet d'obtenir.

Katia Berger

www.saintgervais.ch



Théâtre

Ce mardi, on découvrira au Théâtre Saint-Gervais «Manuel d'exil», mis en scène par Maya Bösch sur la base d'un texte de Velibor Čolić. Celui-ci a déposé une demande d'asile en France en 1992. Vingt-trois ans plus tard, l'homme a pu rédiger ce «Manuel d'exil» en français. Il choisit de le sous-titrer, avec une bonne dose d'humour, «Comment réussir son exil en 35 leçons». Aujourd'hui, on découvrira comment Maya Bösch s'en est emparé pour créer un seul en scène avec le comédien Jean-Quentin Châtelain. L'artiste est tombée sur ce récit par hasard, dans une de ses librairies favorites à Genève, juste

avant de partir pour Strasbourg, comme elle l'explique sur le blog du théâtre: «En fait, c'est aussi triste que drôle, et j'étais extrêmement touchée par cette histoire vraie, mais c'est la vie de l'auteur qui écrit qui m'a, avec le bruit du train et cette sensation de voyage entre Genève et Strasbourg, portée par ce jazz, ce blues, cette tristesse particulière, cette autodérision, cet humour de ce migrant.» Ainsi, de nombreuses strates narratives sont à découvrir.

**Rue du Temple 5,
1201 Genève.
Tél. 022 908 20 00. À 19 h.
Prix: 30 fr. (plein tarif).**

MA 28 sept

Genève

Théâtre



Manuel d'exil

ma 28 septembre · 19 h · Théâtre

Théâtre Saint-Gervais, Rue du Temple 5 · Genève

« J'ai 28 ans et j'arrive à Rennes avec pour tout bagage trois mots de français – Jean, Paul et Sartre ». « Je », c'est Velibor Čolić, écrivain et déserteur de l'armée bosniaque qui dépose sa demande d'asile en France à l'été 1992.

Scènes

A Genève avant Vidy-Lausanne, Jean-Quentin Châtelain raconte l'exil sans fin

Au Théâtre Saint-Gervais jusqu'à dimanche, avant Vidy-Lausanne en décembre, le grand comédien se glisse dans la peau d'un jeune poète bosniaque qui fuit la guerre de son pays et connaît une intégration chahutée en France. A la fois poignant et drôle

30 septembre 2021, Marie-Pierre Genecand

Un homme planté au milieu d'un paysage agité. Au Théâtre Saint-Gervais, Jean-Quentin Châtelain retrace le parcours de Velibor Čolić, jeune poète bosniaque qui, à 28 ans, en 1992, a déserté l'armée de son pays en pleine guerre de l'ex-Yougoslavie pour se réfugier en France. Voix planante et visage grimaçant, le comédien romand ressemble à un pèlerin errant dans une forêt sans fin.



Dans une nuit de théâtre, des néons clignotent et rappellent que lorsqu'on est déjà exilé en soi, une nouvelle ville n'est pas facile à apprivoiser

— © Christian Lutz



Scènes

A Genève, Jean-Quentin Châtelain raconte l'exil sans fin

Au Théâtre Saint-Gervais, le grand comédien se glisse jusqu'à dimanche dans la peau d'un jeune poète bosniaque qui fuit la guerre de son pays et connaît une intégration chahutée en France. A la fois poignant et drôle

30 septembre 2021, Marie-Pierre Genecand

Un homme planté au milieu d'un paysage agité. Au Théâtre Saint-Gervais, Jean-Quentin Châtelain retrace le parcours de Velibor Čolić, jeune poète bosniaque qui, à 28 ans, en 1992, a déserté l'armée de son pays en pleine guerre de l'ex-Yougoslavie pour se réfugier en France. Voix planante et visage grimaçant, le comédien romand ressemble à un pèlerin errant dans une forêt sans fin.



Dans une nuit de théâtre, des néons clignotent et rappellent que lorsqu'on est déjà exilé en soi, une nouvelle ville n'est pas facile à apprivoiser

— © Christian Lutz



Maya Bösch présente un «Manuel d'exil» à l'usage des sédentaires

Publié aujourd'hui à 19h27, Katia Berger

Entamée en 2018, cette création reportée pour cause de Covid clignote jusqu'à dimanche sur la grande scène au sous-sol du Théâtre Saint-Gervais.

Les formes théâtrales affûtées par Maya Bösch ont toujours labouré aussi bien la parole masculine d'un Peter Handke ou d'un Allen Ginsberg par exemple, que le discours féminin d'une Elfriede Jelinek ou d'une Sarah Kane. Sur le plan de l'hormone sexuelle, «Manuel d'exil» se place clairement comme le plus testostéroné de la trentaine de spectacles qu'elle ait créés à ce jour. Déjà, le projet naît d'un récit de Velibor Čolić, baroudeur bosnien aux allures de colosse. Ensuite, il va s'incarner dans la voix plaintive de Jean-Quentin Châtelain, titan de la scène que la France jalouse à Genève depuis près de quarante ans. Même débordante, la virilité n'est cependant pas chose à intimider la metteuse en scène, Prix suisse de théâtre en 2015, curatrice de festivals performatifs et ancienne codirectrice du Théâtre du Grütli.

«Je suis une tache gênante et sale, une gifle sur le visage de l'humanité, je suis un migrant.»

Celle-ci choisit ici de se mettre pleinement au service de ses deux ogres, quelque peu en retrait. Sur un plateau scénographié par l'incontournable Sylvie Kleiber, d'immenses fragments de cadres inclinés cillent en réponse aux sons que règle Maïa Blondeau. Bösch visse son comédien au milieu de ces châssis lumineux, pieds légèrement écartés, pour qu'il scande quasi sans bouger le monologue du déplacé. À quelques reprises, Châtelain, amplifié par un micro, tournera le dos au public, pour adresser ses syllabes languissantes au fond de scène qui les réfractera. «Avant la guerre, j'étais un homme, et maintenant, je suis devenu une insulte», entendra-t-on. Ou «je suis une tache gênante et sale, une gifle sur le visage de l'humanité, je suis un migrant».

Deux ours titubants

Velibor Čolić, qui narre son parcours dans la langue de Molière, a surgi à Rennes en 1992, ayant déserté l'armée bosniaque à l'âge de 28 ans et ne possédant alors «que trois mots de français: Jean, Paul et Sartre». Il séjourne dans un foyer pour demandeurs d'asile, suit ses cours, s'enivre, s'ennuie, rôde, drague et regarde de haut tant les fonctionnaires qui l'encadrent que les camarades qui s'insèrent. C'est que l'homme oscille, lui, entre sa mégalomanie de «plus grand poète lyrique yougoslave de notre temps» et l'humiliation qu'il subit en tant que réfugié. Sa prose ironique et percutante grouille d'apostrophes à Hemingway, Pouchkine, Cortázar ou Verlaine.

Le doigté de Maya Bösch consiste à transfuser du corps de Čolić à celui de Châtelain une emphase qui s'exprime différemment chez les deux ours. Une hyperbole qui brame chez l'écrivain et qui hulule chez l'acteur. En parallèle, elle a également à transmettre, de la scène à la salle, l'expérience de l'exilé à l'empathie du sédentaire. Une transposition toute musicale que sa maturité artistique lui permet d'obtenir.

«Manuel d'exil» Jusqu'au 3 oct. au Théâtre Saint-Gervais, rencontre avec Jean-Quentin Châtelain ce je 30 sept. à l'issue de la représentation, www.saintgervais.ch

Katia Berger est journaliste au sein de la rubrique culturelle depuis 2012. Elle couvre l'actualité des arts de la scène, notamment à travers des critiques de théâtre ou de danse, mais traite aussi parfois de photographie, d'arts visuels ou de littérature.



Jean-Quentin Châtelain titube hors cadre dans le «Manuel d'exil» que tendent Maya Bösch et sa compagnie Sturmfrei. CHRISTIAN LUTZ

Retranscrire sur scène les mots d'un déserteur

Cette saison, dans le cadre d'un partenariat, la Pépinière produira des reportages sur les créations programmées au Théâtre Saint-Gervais afin de documenter les méthodes de travail des artistes.

**THEATRE
ST GERVAIS
GENEVE**

Velibor Čolić a déserté l'armée bosniaque en 1992 pour s'installer en France. 23 ans plus tard, il écrit Manuel d'exil, un roman qui relate son parcours. Maya Bösch s'en emparera du 28 septembre au 3 octobre prochains à Saint-Gervais, et y dirigera Jean-Quentin Châtelain, qui prêtera sa voix au géant devenu Français.

« J'ai 28 ans et j'arrive à Rennes avec pour tout bagage trois mots de français – Jean, Paul et Sartre. » C'est avec ses mots que Velibor Čolić débute son *Manuel d'exil*. Lui qui a toujours rêvé de devenir un auteur français à la hauteur des Balzac et autres Camus a suivi un parcours pour le moins compliqué. Et alors qu'il vient d'obtenir la nationalité française au bout de presque de trente ans, les mots qu'il a publiés en 2016 vont enfin résonner, à Saint-Gervais d'abord, avant d'enchaîner avec une tournée en Suisse et en France. J'ai eu la chance de rencontrer Maya Bösch, metteuse en scène, au tout début des répétitions, dans la chaleur du mois d'août.

Avant d'entrer dans le processus de création à proprement parler, il me faut faire un rapide historique. Maya Bösch a collaboré avec Jean-Quentin Châtelain sur un film retraçant l'histoire de Gibellina, une ville de Sicile détruite par un tremblement de terre et reconstruite comme un projet artistique¹. C'est de là que naît leur volonté de travailler ensemble sur un autre projet. La metteuse en scène se met alors à la recherche d'un texte en fonction de l'acteur qu'elle veut diriger, et pas l'inverse comme cela se fait habituellement. En tombant sur *Manuel d'exil*, dans le train, elle rit et se dit spontanément que c'est ce texte qu'elle doit adapter. En 2018 débute donc leur collaboration, dans laquelle l'auteur est lui aussi intégré. Il faut dès lors adapter le texte pour un souffle porté par un comédien, sur un plateau. Apprécient déjà de travailler autour de la thématique des migrants, Maya Bösch aime le fait que *Manuel d'exil* soit rempli d'humour, dans un mélange entre un roman d'écrivain et un récit autobiographique, qui se trouve à la fois dans le concret, dans l'illustratif, mais fait aussi rêver et se contredit par moments. Ce « migrant ambitieux », comme elle aime à l'appeler y développe aussi son rapport aux auteurs français, avec quelques exagérations parfois, qui en font un objet déjà théâtral. Ce sera la première adaptation d'un écrit de Velibor Čolić, à l'égard duquel Maya Bösch ne tarit pas d'éloges : fin, intelligent, plein d'autodérision... Et on ne peut que comprendre en entendant les mots déclamés par Jean-Quentin Châtelain.

Le titre de ce *Manuel d'exil* évoque une visée quelque peu pédagogique. Son sous-titre *Comment réussir son exil en trente-cinq leçons* ne fait qu'ajouter à cette idée. Ces leçons s'avèrent finalement être autant d'étapes et de lieux qui ont marqué le parcours de Velibor Čolić. Le théâtre doit aussi permettre de transmettre au public toutes les émotions de ce qui n'est pas dit. Le sous-texte aura ainsi toute son importance dans le processus. Ce processus, justement, ne se fait pas l'auteur. C'est l'avantage bien sûr de présenter un texte contemporain récent. Cette notion est chère à Maya Bösch, qui ambitionne de faire découvrir des auteurs qu'on connaît moins, pour créer aussi des dialogues dramaturgiques entre les

pièces. Ce qui n'est pas sans rappeler la notion de voyage si présente dans la thématique des migrants. Une notion de voyage qui, paradoxalement, n'est pas celle développée par Velibor Čolić, qui a toujours affiché sa volonté de rester en France. Il le dit lui-même : l'écriture l'a sauvé. Lui qui a vécu dans la pauvreté et la maladie, suite à son parcours et toutes les difficultés auxquelles il a fait face, est ainsi extrêmement touché par cette adaptation. S'il fait entière confiance à l'équipe, il montre aussi son impatience à entendre et voir son texte, car c'est là aussi toute la beauté du théâtre et tout le défi de cette mise en scène, qui doit rendre toute sa musicalité aux mots de Velibor Čolić.

Lorsque je rencontre l'équipe, l'heure est encore à la réflexion autour la scénographie et le son. Les essais et autres tests de lumière, micros et autres machines à fumée vont bon train, ce sont des éléments auxquels on ne pense pas vraiment lorsqu'on voit un spectacle fini, ils sont pourtant déterminants. Maya Bösch a ainsi choisi de sonoriser la voix de l'acteur Jean-Quentin Châtelain via un micro, afin de créer un espace sonore par amplification. Le procédé va changer l'écoute et il faut vérifier, par exemple, qu'aucun effet Larsen n'interviendra. Quant à la scénographie, elle se compose de cadres fracturés, illuminés par des LED. Le mélange entre tous les éléments doit créer un parcours – dont la partition reste à définir – censé figurer les lieux et étapes du voyage de Velibor Čolić, dans une forme d'errance. Mal adapté à la France, il utilise par exemple la métaphore du flipper, dans lequel tout clignote et tout est constamment en mouvement, un élément que pourrait rappeler ce choix scénographique. Les trois cadres peuvent aussi imaginer les trois pays fragmentés dans la région d'où vient l'auteur, avec ce qu'il y a d'angoissant dans ce manque de stabilité. En les imaginant fermés, on retrouverait l'unité potentielle qu'ils peuvent créer et l'idée de paisibilité qui s'ensuivrait. On l'aura compris, il faut faire attention à chaque détail et Maya Bösch ne laisse rien au hasard.

Mais c'est bien évidemment le texte qui sera au centre de tout. En lisant *Manuel d'exil*, la metteuse en scène y a décelé une certaine ironie, dans un texte en forme de prose poétique. Elle a aimé la musicalité de la langue, qui n'est pas sans rappeler le jazz ou le blues. Mais comment passer d'un roman à la première personne à un texte de théâtre, plus court et plus condensé ? Après avoir adapté le texte pour la scène, il faut le tester. Au début du processus, elle laisse ainsi travailler son acteur, qui traverse le texte de manière à l'appréhender. Le focus se fait donc d'abord sur le texte avant le placement. Il trouvera ainsi lui-même son placement, à la manière d'un peintre qui crée son tableau. Les premiers flages ont ainsi pour objectif de tester les adaptations, de couper plus ou moins de passages, d'en modifier d'autres, tout en intégrant les éléments scéniques dans le rythme du spectacle, afin que le texte coule et se déroule. Là aussi, tout est question de détail, pour que les mots restent au plus proche de ceux de Velibor Čolić.

Face à l'enthousiasme contagieux de Maya Bösch et à l'écoute des premières répétitions de *Manuel d'exil*, on ne peut qu'attendre avec impatience de découvrir le produit final, à l'occasion d'un second reportage à venir et, bien sûr, du spectacle qui sera proposé au public.

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des cofondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.

¹ Pour en savoir un peu plus : <https://www.rts.ch/play/radio/monumental/audio/gibellina-sicile?id=12363766>

Donner vie à l'écriture d'un soldat malgré lui

Du 28 septembre au 3 octobre, Jean-Quentin Châtelain donnera vie aux mots de Velibor Čolić, dans [Manuel d'Exil](#), une pièce adaptée du roman éponyme retraçant son parcours. À quelques jours de la première, les détails se mettaient en place pour la metteuse en scène Maya Bösch.

Le trac monte petit à petit au sein de l'équipe, et notamment pour le comédien, dont la mémoire ne devra pas défaillir ! Pour la metteuse en scène, le plus grand défi qui arrive est celui du rythme à trouver entre le spectacle et son public. La première sera ainsi l'occasion de voir quel souffle se créera. Le théâtre étant l'art du vivant par excellence, c'est une véritable mise à nu du comédien, seul en scène, et du récit monté pour la première fois sur les planches, qui va se dévoiler à Saint-Gervais. Le texte se basant sur des événements vécus, il revient cette fois à la vie, d'un champ de bataille – celui de la guerre – à un autre – celui du théâtre. Il faudra donc retrouver l'impulsion qui redonnera vie au texte, durant la durée (1h20 environ) de ce voyage, à travers les mots et l'âme de Velibor Čolić.

Depuis trois semaines, l'équipe travaille enfin ensemble au complet, avec tous les techniciens. Une grande partie du résultat final dépend du processus d'incarnation du personnage par Jean-Quentin Châtelain, dont la performance s'apparente de plus en plus à celle d'un bluesman. Il jongle ainsi entre l'humour, l'autodérision, la tristesse, la joie, la peur et la détresse, dans un rythme extrêmement ponctué. Le récit n'étant pas linéaire, mais constitué de coupes et autres sauts dans le temps, il lui faut restituer le fond et incarner le personnage avec le bon ton, sans tomber dans le mélodramatique. D'où le côté vertigineux évoqué par Maya Bösch lors de notre rencontre. Et si le comédien sera seul en scène, il sera néanmoins accompagné par l'espace abstrait construit autour de lui : il a ainsi fallu trouver comment gérer la lumière pour créer et transformer l'espace. Le rôle de la mise en scène a ainsi été primordial pour construire la partition et la plasticité entre la lumière, le texte, les sons et le jeu, qui se répondent mutuellement. C'est sans aucun doute dans ces détails que se jouera le souffle si cher aux yeux de la metteuse en scène.

Sur le plateau, nous assisterons autant à un aspect physique, avec ce parcours raconté par le comédien dans un véritable espace lumineux, qu'à un côté plus métaphysique, mental, comme un voyage intérieur. Il faudra ainsi garder à l'esprit toute la dimension de transe, de vertige, de flottement. L'histoire de ce migrant arrivé à Rennes avec pour seul bagage trois mots de français résonnera à n'en pas douter avec la pensée de chacun. À travers ses mots, ce sont les questions des réfugiés, de l'asile, des exilés, et plus largement de l'être humain dans sa dimension la plus existentielle, qui résonneront.

Évoquant le côté bluesman du comédien, Maya Bösch envisage son spectacle comme un concert, en espérant que « ça va groover », avant la tournée qui conduira l'équipe notamment en France et au Théâtre de Vidy. Et au-delà de ce récit, c'est à une véritable

mise à nu des souvenirs de Velibor Čolić que nous assisterons, et de son passé dans les années 90. Car ce spectacle parle aussi de la réalité de cette époque, il ne faut pas l'oublier.

Quant à Velibor Čolić, il sera bel et bien présent ! Après un problème à la douane – même s'il a obtenu ses papiers français, il continue d'être catalogué comme un migrant – il assistera à la générale et à la première, ainsi qu'à la représentation de mercredi, à la suite de laquelle une rencontre animée par Marie-Pierre Genecand, journaliste au temps, sera organisée. Jeudi, c'est un bord de scène en compagnie de Jean-Quentin Châtelain qui sera proposé. Et si Maya Bösch exprime ses regrets sur le fait que les sollicitations de juin 2020 – date à laquelle le spectacle devait à l'origine être monté – par des écoles et autres associations soient tombées à l'eau, elle se réjouit de confronter ce texte au public. Elle qui a l'habitude de faire une forme de théâtre expérimentale, présente pour une fois ce qu'elle définit comme un conte cruel, avec un accès sans doute plus facile au texte, car il s'agit d'une histoire concrète.

Parlant de confrontations, c'est aussi l'émotion qui prime à l'idée que Velibor Čolić voie pour la première fois ses mots mis en scène, et donc repassés à la vie. Il y a une véritable prise de risque à proposer un tel spectacle. Et même si l'auteur a noué une forte amitié avec la metteuse en scène et son comédien et qu'il leur fait entièrement confiance, sa présence pourrait bien changer les choses pour le comédien, lui qui est si différent de son personnage. Mais Maya Bösch demeure confiante, et nous confie que Jean-Quentin Châtelain a fait en sorte que les mots fonctionnent au théâtre, grâce à l'engagement de son corps. Car le voyage proposé est aussi physique. Il est ainsi parvenu à se l'approprier, à le mettre en chair, tout en gardant une certaine distance. C'est ainsi une possibilité de mise en scène de ce texte qui est proposée. Loin d'une forme de récit authentique avec des accessoires et des décors réalistes, c'est plutôt un espace mental qu'ils ont cherché à créer. Le sujet est hautement politique, et il devrait permettre d'ouvrir son esprit à d'autres réalités.

S'est donc posée la question du vide, ce vide intérieur que vit Velibor Čolić dans son texte. Maya Bösch insiste sur le fait qu'il faut le construire, à travers la scénographie. Et c'est dans cet univers anguleux et dangereux qui se trouve autour de lui que Jean-Quentin Châtelain devra évoluer, mais aussi à travers le monde intérieur de son personnage, comme un vide dans lequel on est projeté, créant une sensation de vertige, de suspension. Le jeu de lumière en circulation, et non statique, créera ainsi des effets autres que le texte, comme pour y répondre, construisant ainsi un autre battement, qui évoquera l'effet des balles, les souvenirs de l'auteur ou encore les effets optiques qu'il a pu ressentir.

Alors, il ne reste plus qu'à s'installer au sous-sol du Théâtre Saint-Gervais et ouvrir grand les yeux et les oreilles pour écouter, enfin, les mots de Velibor Čolić résonner, et Jean-Quentin Châtelain redonner vie à ce récit, comme il en a le talent !

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des cofondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.

Retrouver la vie après avoir vécu l'enfer

Du 28 septembre au 3 octobre, Jean-Quentin Châtelain donne vie aux mots de Velibor Čolić, dans Manuel d'exil, un seul en scène orchestre de main de maître par Maya Bösch. Ou comment raconter les espoirs et la détresse d'un homme, dans les souvenirs de ce déserteur que la vie n'a pas épargné.

Les mots de Velibor Čolić résonnent dès l'entame du spectacle dans la bouche de Jean-Quentin Châtelain : « J'ai 28 ans et j'arrive à Rennes avec pour tout bagage trois mots de français – Jean, Paul et Sartre. » S'ensuivent, pendant une heure et vingt minutes, ses souvenirs, les foyers qui l'ont accueilli en France, son ardent désir de devenir écrivain, les mémoires traumatisantes de la guerre, son apprentissage du français, ses rencontres... Le comédien parvient à y redonner vie pour transmettre au public cette expérience si violente, avec pourtant beaucoup d'humour dans la plume de cet auteur méconnu.

Créer le mouvement

Tout commence dans le noir : on distingue à peine la silhouette du comédien, encerclé par des lumières qui circulent rapidement et subtilement, un peu à la manière des stroboscopes. Le mystère est entier et l'on découvre cet être à part qu'est Velibor Čolić. Durant les quarante premières minutes, Jean-Quentin Châtelain ne bouge pas, les deux pieds ancrés dans le sol, comme pour figurer l'immobilisme forcé du soldat déserteur, dont les mouvements ne sont pas libres au début de son récit, vue sa situation de réfugié. Pourtant, à travers ses mots d'abord, il emmène le public dans le voyage qui a conduit l'auteur de sa Bosnie natale à la France, évoquant sa chambre seul, et le début des cours de français pour débutants. Pour donner du corps aux mots, la musique qui résonne en fond est douce et puissante à la fois : son volume n'est pas élevé, mais les percussions que l'on distingue appellent les battements de cœur et les émotions qui se mélangent à l'intérieur de l'homme. La lumière, quant à elle, s'allie aux échos de la voix, pour créer une atmosphère tantôt apaisée, tantôt angoissante, selon le rythme à laquelle elle balaise la scène. Montée sur trois cadres fractionnés et orientés de différentes façons, elle crée un espace structuré, dont les brèches restent toutefois apparentes.

Puis, dans la seconde partie, alors que le récit devient plus libre, le comédien évoque des déplacements : le métro, un séjour à Strasbourg, une invitation à la radio... Se déplaçant sur la scène, Jean-Quentin Châtelain continue d'être accompagné par les lumières, qui donnent un nouvel habillage à la scène. La [partition](#) est millimétrée : dans un décor pourtant très abstrait, les lumières, associées aux mots parviennent à figurer l'espace dans lequel évolue le déserteur : du quai de métro au studio

strasbourgeois, en passant par le bar où il rencontre sa future amante ou les locaux de la radio, on s'imagine les lieux distinctement. Mais là où la mise en scène excelle, c'est dans la figuration de l'état intérieur : la lumière se tamise dans les moments de doute ou clignote plus fort lorsque les émotions explosent et que plus rien n'est contenu, devenant plus ou moins chaudes selon ce qu'évoquent les mots de Velibor Čolić.

Être pendu aux mots

Le public ne s'y trompe pas et, malgré le statisme apparent du spectacle, il est emmené dans ce voyage à la fois réel et intérieur. Le texte est extrêmement rythmé, et Jean-Quentin Châtelain s'amuse avec les sonorités des mots, allongeant ou raccourcissant certaines syllabes pour créer divers effets. Les listes – des auteurs, des maladies, de ce qu'il apprend aux cours de français... – défilent ainsi de façon vertigineuse, comme une accumulation qui accule le personnage. Au contraire, les réflexions plus profondes voient leur syllabe finale accentuée, comme si le temps se suspendait. Maya Bösch, la metteuse en scène, évoquait le blues en parlant de ce texte, on le comprend cent fois mieux à l'écoute, le comédien parvenant à lui rendre toute sa musicalité.

Qu'on se le dise, les propos sont violents, les expériences parfois insoutenables, comme cette rencontre avec une fillette qui tombe sous les coups des balles, sous le regard d'un Velibor Čolić impuissant. Et pourtant, on n'a jamais envie d'en arrêter l'écoute. Si le rythme y est pour beaucoup, c'est aussi l'humour qui nous permet d'atténuer la violence des mots. Ainsi, le public rit beaucoup, même à des moments qui semblent inopportuns, comme lorsque le personnage liste les différentes manières envisagées pour se suicider, trouvant toujours une raison d'y renoncer. La dérision et le recul du soldat déserteur sur les expériences traumatisantes qu'il a vécues est admirable.

On reste ainsi pendu aux lèvres du comédien, jusqu'au décompte final précédant une tentative de suicide où un enregistrement de la voix de Velibor Čolić, prononçant les mots qu'il a écrits, prend la place de celle de Jean-Quentin Châtelain, pour redonner un dernier souffle d'émotion, avant que tout ne s'éteigne. Une interprétation et une mise en scène brillantes, au service de mots qui résonneront encore dans ma tête, plusieurs jours après la représentation. À voir et à entendre absolument.

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des cofondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.